

Plan B

(Excerpt in French)

Translated by: Stéphane Baldeck

Contact of the translator: stephane_baldeck73@yahoo.com

Avant-propos

La ligne de front vitale pour l'humanité.

Extraits

Nous disposons des faits et des solutions. Il ne nous reste qu'à nous réveiller et à changer nos habitudes. »

Greta Thunberg, activiste du climat

Un nombre incalculable de fois je me suis promis –et j'ai promis à mes proches- de mettre un terme à cette longue période de correspondant de guerre. A mes débuts, j'étais parmi les plus jeunes. Quand j'ai compris que j'en avais assez, je me trouvais parmi les plus vieux. Sans aucune illusion, lassé des tragédies qui se répétaient et empiraient ; envahi par la colère, la frustration, privé de l'ancrage absolument essentiel pour mener une vie équilibrée. Sur le terrain, en plus de mes illusions et idéaux, j'avais perdu des amis et des connaissances et grillé une quantité de « jokers ».

La liberté de choisir peut être fatale, comme chez les alpinistes. Je sentais que j'en avais marre et je le répétais aux autres. J'avais perdu également de plus en plus foi en mon métier. Pour moi, le journalisme n'avait jamais été un travail, à partir de l'âge de seize ans, cela avait été un style de vie. Une existence en elle-même. Voilà pourquoi il m'a été d'autant plus difficile d'accepter le fait que notre -mon- travail perdait sa fonction citoyenne d'une façon aussi rapide et irrémédiable au temps des réseaux (a)sociaux, d'une abondance d'avis péremptoires vite digérés par manque de savoir et d'expériences et d'une attention pathologiquement dissipée. Ce n'était pas la perte du rôle de « rédacteur de la première version de l'histoire » qui touche

les journalistes de terrain, mais les conséquences dévastatrices de la tyrannie du vide. Nous sommes entrés dans une société post-factuelle dans laquelle nous les journalistes -ceci valant de plus en plus pour les chercheurs en sciences- avons perdu notre statut et aussi d'une certaine manière notre nationalité. Nous sommes devenus des intellectuels apatrides. Nous n'oublions pas pour autant que toutes les civilisations ainsi que les tribalismes, reposent sur des fictions. Le mensonge collectif, qui peut être transcrit en récits historiques est probablement conditionné par l'évolution. Il semble évident que nous nous dirigeons vers nos racines. Mais là-bas, il n'y a pas d'espace pour les journalistes (ni pour les faits).

Il n'y en a jamais eu en vérité.

Oui, j'ai vraiment cru, pendant longtemps, qu'il était possible d'améliorer le monde grâce au journalisme. J'avais même eu quelques fois l'impression d'y être parvenu, en particulier grâce à des enquêtes sur des personnes. Cependant ces quelques histoires se dissolvaient (à mes yeux) toujours plus dans un «tableau général». Si ton travail n'a pas d'effet direct, il se résume uniquement à une observation participante = un *ego safari*. Les guerres dont j'étais le correspondant devenaient permanentes – elles devenaient le seul état normal. Les réfugiés dont le destin avait occupé la majeure partie de mon travail durant les cinq dernières années étaient devenus des déchets radioactifs aux yeux de la Slovénie et de l'Union européenne sous l'influence d'un racisme décomplexé, de la xénophobie et toujours plus du fascisme. Et, - répugnant détournement – l'arme d'un combat politique. La société ouverte et libre que l'on aurait dû bâtir autour de nous était fractionnée par des murs, des fils de fer barbelés, de nouvelles (anciennes) frontières, des tranchées, miradors, unités paramilitaires... Les fractures idéologiques se renforçaient. La mémoire historique, en soi déjà sélective, s'était putréfiée. L'histoire s'écrivait de manière toute nouvelle.

Dans le meilleur des cas, la douleur de l'autre est devenue une catégorie professionnelle. Littéralement un capital social. Les débris des positions éthiques ont sombré en même temps que l'attention, les principes et la réflexion. La honte et le sentiment de culpabilité se sont dissimulés dans les tranchées de l'anonymat. Ont dominé les réflexes, les *inconséquences*, la recherche de la moindre occasion. Comme si demain le soleil n'allait plus se montrer. Il est (était) difficile de conserver sa motivation.

Lorsqu' à l'automne 2016, épuisé et complètement écœuré des reportages sur les ténèbres (éternelles), je suis rentré de Mossoul, où j'avais suivi les violents combats opposant les troupes gouvernementales irakiennes à celles de l'autoproclamé État islamique, j'étais déjà presque décidé à me consacrer à une autre cause. Pas seulement aux différents genres du journalisme. Je voulais avant tout échapper à ma religion, le journalisme. Bien entendu je n'avais jamais pensé où aller ni quoi faire d'autre. Pas même dans mes rêves.

J'aurais pu établir une liste infinie. A propos de la sixième extinction de masse – irréfutable conséquence des « actions » humaines : sur la Terre ne vivent actuellement que la moitié des animaux sauvages qui y vivaient en 1970, la masse cumulée des êtres humains correspond à 30 % de la masse de l'ensemble des vertébrés, 67 % de la totalité correspond à la masse des animaux d'élevage, quant aux vertébrés sauvages, ils ne représentent plus que 3 % de cette masse. A propos du dépérissement de la grande barrière de corail en Australie et de l'effondrement de 80 % de tous les insectes. A propos du réchauffement destructeur des océans : selon les données du *Journal of Mathematical Biology* de 2015, au cas où les océans continueraient à se réchauffer aussi rapidement, « la production d'oxygène par le phytoplancton cesserait en 2100, la photosynthèse étant devenue impossible, ce qui provoquerait probablement une mortalité massive d'animaux et de populations humaines ». A propos du fait que les îles Marshall, Tuvalu et Kiribati ont déjà commencé à être submergées et que les littoraux, qui forment l'une des principales lignes de front des changements climatiques, concentrent 40 % de la population mondiale. A propos du lobby des énergies fossiles, « l'holocauste noir ». A propos de la modification des courants océaniques. A propos de l'augmentation des émissions de dioxyde de carbone dans l'atmosphère (418 partie par million au moment où ces lignes sont écrites). A propos des ours polaires, dont l'habitat naturel est en train de disparaître, obligés de nager jusqu'à 200 kilomètres des côtes, et de chasser... le beluga. A propos du TEŠ 6*. Et du fait qu'en 2018 le prix des conséquences du changement climatique pour l'économie mondiale s'est élevé à 1,2 trillion de dollars – environ 1,6 % du produit global. A propos de la floraison printanière en janvier à haute altitude dans les Alpes. A propos de Donald Trump. A propos des réfugiés climatiques, humains et animaux, qui caractériseront dramatiquement et tragiquement le futur *proche*, qui d'ailleurs caractérisent déjà le présent si nous sommes un peu, seulement un petit peu attentifs : d'après l'Organisation mondiale pour la santé, 265 millions de personnes

sur Terre ne mangent pas à leur faim actuellement. Près de deux fois plus qu'il y a un an. Avant la pandémie du covid-19, qui a stoppé une grande partie de l'économie mondiale.

A propos du monde que nous avons connu et qui disparaît à toute vitesse devant nous qui gardons les yeux grand fermés. A propos du nouveau monde, bien moins ouvert et démocratique.

Oui je pourrais continuer indéfiniment à citer des dizaines de chercheurs, lister des centaines de chiffres et de données, accumuler les images, bétonner mes démonstrations, réexpliquer ce qui devrait déjà être évident pour chaque élève de CE2 (de nombreux élèves de CE2 en savent beaucoup plus sur les conséquences du changement climatique que leurs parents ou leurs grands-parents). Cependant je crains que chaque énumération factuelle ne soit de trop. Tout a été dit un nombre incalculable de fois, l'attention, la grande victime de notre temps, s'est recroquevillée, à bout de souffle. Le savoir – en ce qui concerne le réchauffement climatique – est clair. Or seul le savoir est compétent. D'un autre côté il est peut-être trop tard pour l'élan messianique de la persuasion. Quant à persuader les convaincus, l'expérience journalistique m'a appris qu'il s'agissait d'une faute morale. (Pas seulement) à cause d'une perte de temps.

Pour une large part du monde développé et particulièrement pour la Slovénie, dont la position géographique et climatique est privilégiée, les conséquences du changement climatique ne touchent que les *autres*. Elles ne nous menacent pas – pas dans notre *existence immédiate*. Elles ne suscitent qu'une faible réaction de notre part. Elles représentent un phénomène auquel l'évolution ne nous a pas (encore) préparés. Il est ignoré, voire nié par les forces politiques locales et globales, qui ne se nourrissent que de thèmes idéologiques à court terme ou dépassés depuis longtemps. Il augmente irrésistiblement – danger mortel pour la collectivité, en raison de l'infinie profitabilité des carburants fossiles ou plutôt pour leurs producteurs, l'une des causes cruciales du réchauffement de la planète. Il nous sépare au lieu de nous réunir, or nous ne pouvons plus nous permettre d'exclure les êtres, au nom de la survie de notre espèce et des autres espèces.

Ce phénomène est ici présent en ce moment-même.

Au lieu d'établir des listes de chiffres et de faits et d'accumuler des scénarios apocalyptiques, nous avons décidé, Matjaž et moi de montrer dans ce livre des collectifs et des individus qui combattent efficacement - autant qu'il est possible - cette crise climatique. Des collectifs et des individus qui ne se sont pas laissés aller à l'indifférence, à l'arrogance et à l'ignorance ou, dans le meilleur des cas, à attendre un sauveur providentiel. Des collectifs et des individus qui se placent courageusement de par leurs activités sur la ligne de front vitale pour l'humanité, et qui ont commencé à modifier leur façon de vivre. Des collectifs et des individus qui peuvent à nous tous - à l'humanité - offrir du savoir, de l'énergie (littéralement), des expériences et aussi bien sûr des technologies avec lesquelles il serait possible, à partir d'un engagement approfondi aux échelles locale, régionale et globale, d'endiguer les conséquences du changement climatique.

De Tilos, première île méditerranéenne autosuffisante en énergie (solaire et éolien), à la géothermie de l'Islande, complètement orientée vers le futur. Du développement extrêmement prometteur des énergies de la mer (vagues, marées) dans les îles Orkney au nord-ouest de l'Écosse, où on produit de l'hydrogène verte grâce aux excédents de l'énergie électrique, à Güssing, petite ville autrichienne, qui a pris le chemin de l'autosuffisance énergétique (biomasse) il y a déjà un quart de siècle et est ainsi devenue, avec des hauts et des bas, l'un des principaux centres de développement technologique pour le développement et la production de sources d'énergies renouvelables. De l'entreprise helvétique *Climeworks*, qui pompe directement le dioxyde de carbone dans l'atmosphère et qui le réinjecte en partie dans le sous-sol islandais, et l'utilise en partie pour l'industrie (production de boissons et de systèmes de chauffage par le sol), aux villages scandinaves autosuffisants.

Du parcours intégral d'un gramme de lithium des mines de Bolivie aux usines chinoises de voitures électriques et à la révolution de la mobilité électrique en Norvège ainsi qu'aux alternatives de l'hydrogène. Des incinérateurs de déchets captant le dioxyde émis lors de l'incinération à Oslo, laquelle projette d'ici peu de le stocker à l'échelle nationale dans des cavernes naturelles sous-marines, là où jadis se situaient les gisements de pétrole et de gaz, aux personnes, collectives et individuelles, qui se trouvent derrière tout cela et encore bien d'autres projets qui témoignent de manière tonitruante du fait que jamais nous ne devons perdre espoir malgré les terribles conséquences de la pandémie sur les économies locales, régionales et globale.

C'est un programme extrêmement difficile.

Cela sera un programme extrêmement difficile.

Mais si nous ne nous sommes pas à la hauteur, ce sera aussi le dernier.

Il est en vérité difficile de croire - ici et maintenant - qu'il est encore possible d'empêcher la catastrophe voire simplement de l'atténuer et dans le meilleur des cas de la reporter indéfiniment. L'humain est après tout l'être du génocide, de l'écocide, de la (des) guerre(s), du racisme, des rapports de force, un être violent, avide, aux identités fictives... Après deux longues décennies de reportages provenant de tous les possibles foyers de crise, éclairant les crimes de l'humanité, puis à la suite de l'analyse rigoureuse du fonctionnement de l'économie et de la politique mondiale, et avant tout à la connaissance de la nature humaine, ma quête d'espoir dans la possibilité d'un combat collectif contre le réchauffement climatique et notre style de vie frise la dissonance cognitive. Plus précisément : la quête quotidienne d'un sens (professionnel).

Dans son nouveau livre, le légendaire militant environnemental et écrivain Bill Mc Kibben a écrit : *« L'essayiste n'a aucune obligation morale à donner de l'espoir à ses lecteurs. Son unique devoir est l'authenticité. Toutefois je souhaite que ceux qui se saisiront de ce livre sachent que leur auteur est engagé et n'est pas désespéré. Si je l'étais, je ne me serais pas mis à l'écriture de ce texte. »*

On ne saurait mieux afficher notre accord avec lui.

En effet, il existe des gens et des collectifs qui envers et contre tout surmontent le cynisme et leurs propres craintes et doutes. Ils recherchent des solutions. Même s'ils sont largement menés pendant les prolongations, ils continuent de toutes leurs forces et jouent à fond.

Et jusqu'au coup de sifflet final il en sera ainsi. Ce livre est dédié à ces collectifs et à ces personnes.

L'espoir n'est-il pas ce qui meurt en dernier.

Et pourtant.

En raison de la pandémie, le monde s'est en apparence figé durant quelques mois. L'intégralité des contenus médiatiques - et des communications privées - étaient d'une manière ou d'une autre reliés au virus et à ses conséquences sur l'État, la société, le système de santé, l'économie, l'école, le sport, la culture et toi et moi. Un canal d'informations à sens unique et aussi étroit, voilà ce que les générations nées après la deuxième guerre mondiale n'avaient pas encore vécu, même dans les pays les plus totalitaires. Les conséquences du changement climatique n'ont constitué qu'un bruissement durant cette période. Presque une curiosité.

Un seul sujet. Des mouvements limités. Un rétrécissement dû à l'inceste mental. L'angoisse intime et collective. Et malgré cela ou plutôt à cause de ce maudit sentiment trompeur de

présence au centre du monde : la pandémie virale nous touche tous, toi comme moi. Surtout toi et moi. Avec l'absence de nouvelles sur l'état du monde, l'émergence autoritairement facilitée de nouvelles (anciennes) frontières et le foulage au pied des droits humains au nom de l'intérêt sanitaire, l'empathie se disloque et les valeurs humanitaires se désagrègent.

Pendant quelques mois une grande partie du monde s'est réduite à l'appartement ou à l'écran de l'ordinateur et du smartphone. La quarantaine locale, globale, privée et collective n'a fait qu'aggraver la situation. Jusqu'à atteindre des points de rupture, nous sommes devenus notre propre source d'informations. Et ceci pendant une époque d'épidémie de « narcissoïte » particulièrement néfaste à l'empathie, l'époque de la télé-réalité, du selfie et non de la personne. La « coronite » locale et globale sera encore longtemps le sujet principal. Ainsi que le centre des attentions (prétentions). Les foyers de crises, les guerres, les conséquences des conditions climatiques, les catastrophes naturelles, les effondrements économiques et les soubresauts géostratégiques qui frappent déjà bruyamment à notre porte, ne constituent que des sujets secondaires. *Une bande-annonce.* Je frissonne à cette pensée.

Ce livre constitue un appel à la mobilisation générale. Nous pouvons aussi agir de la sorte. Nous devons agir de la sorte.

Note :

TEŠ 6 : projet de centrale électrique controversé en Slovénie

